

# Intervention de Jean-Paul Bret

LUNDI 10 NOVEMBRE 2008

villeurbaine

## Discours à l'occasion du 11 novembre 2008

Nous célébrons aujourd'hui le 90<sup>e</sup> anniversaire de l'armistice de 1918 qui allait mettre fin à 1561 jours d'une guerre particulièrement meurtrière. Elle aura été la première guerre dite totale aux conséquences effroyables: 9,4 millions de morts dont 1 325 000 Français, 350 000 maisons détruites sur le sol de France, 11 000 édifices écroulés, des frappes d'une telle intensité qu'elles condamneront 2 500 000 hectares de terre utilisés jusque-là pour l'agriculture.

Désormais, et c'est la particularité de la manifestation d'aujourd'hui, il ne reste plus aucun poilu. Tous ont disparu emportant avec eux leur histoire, mais en ayant préalablement laissé d'innombrables lettres et descriptions. Au fur et à mesure des derniers 11 novembre, nous les avons vus s'en aller l'un après l'autre, et après avoir transmis ou consigné leur expérience pour qu'il demeure à jamais quelque chose de la Grande Guerre. Les conditions de vie des soldats, l'humanité dont ils se témoignaient entre eux dans un univers pourtant sans humanité, interrogent forcément notre sensibilité.

On se demande pourquoi. On se demande comment. Pourquoi n'ont-ils pas renoncé? Comment ont-ils tenu?

Ce conflit a résisté à l'usure du temps et, dans la mémoire collective, il reste la page d'histoire peut-être la plus connue et la mieux partagée. Le poilu est une figure historique, non seulement indiscutable, mais qui suscite l'empathie. En France, Lazare Ponticelli, qui aura été le dernier témoin direct de la Grande Guerre, s'est éteint à l'âge de 110 ans en mars dernier. Italien d'origine, il aura eu cette singularité de servir dans deux »

armées. L'armée française, dès 1914, puisqu'il s'engage dans le 1<sup>er</sup> Régiment de marche de la Légion étrangère le premier jour de guerre. Il a seize ans et il trichera sur son âge, car il veut à tout prix défendre la France qui, dira-t-il, lui a donné à manger. Il servira notamment en Argonne. Quand, au printemps 1915, l'Italie — dont il est encore citoyen — entre en guerre, il doit rejoindre l'armée italienne dans laquelle il combatta jusqu'à l'armistice. C'est la France qu'il choisit ensuite pour s'établir définitivement, épousant la nationalité française, s'engageant plus tard dans la Résistance.

1914. Tout commence le samedi 1<sup>er</sup> août. À 16 heures, le tocsin annonce la mobilisation générale. Les hommes ont déjà reçu leur ordre d'affectation. Ils doivent rejoindre leurs unités au plus vite. Il faut dire qu'avec huit millions de Français mobilisés, la guerre entre dans toutes les familles et traverse tous les milieux de la société. Dans un climat national d'union sacrée, les forces politiques représentées au Parlement votent unanimement les crédits de la guerre. La ferveur nationaliste triomphe des pacifistes qui, avec la mort de Jaurès, la vieille, renoncent à leurs espérances. Les classes mobilisées partent avec la volonté d'accomplir leur devoir. Tous pensent que la guerre sera courte. Beaucoup vont même jusqu'à dire qu'ils seront à Noël à Berlin. De Berlin, comme étape ultime d'une guerre éclair, il ne sera pas question. La guerre s'enlisera sur un front qui finalement bougera peu et qui ne connaîtra jamais les grands mouvements de troupe annoncés. Il y aura certes de grandes batailles mobilisant beaucoup d'hommes et les décimant.

Mais cette guerre se distinguera d'abord par son immobilisme qu'incarneront ses tranchées. Dans leurs lettres, les poilus en décriront le sordide. Ils parleront de la promiscuité, de la boue qui colle aux chaussures et au corps, de la saleté avec les rats et la vermine qui sont partout, avec la mort et les cadavres de soldats amis ou ennemis, happés par la terre et que la terre rejette avec le dégel, la pluie ou avec un mouvement du sol provoqué par une avalanche d'obus.

Cette guerre se caractérise aussi par ce torrent de malheur qui s'abat sur les familles : disparition d'un fils, d'un père, d'un frère ou d'un mari, de tous les hommes d'une même fratrie ou d'une même famille quelquefois. Du 1<sup>er</sup> août 1914 au 11 novembre 1918, 885 soldats ont été tués chaque jour en moyenne.

La France est le pays qui, proportionnellement à sa population, a subi les pertes les plus lourdes. Cette guerre, ce sont aussi tant d'amputations pratiquées dans l'urgence et comme unique remède, tant de gueules cassées — ces hommes dont le visage a été arraché et détruit par le feu et le fer. Cette guerre, ce sont ces hommes aux poumons déchirés par les gaz, qui mourront un peu plus tard dans de terribles souffrances, conscients de leurs sursis, conscients de la mort qui approche.

- » Aujourd'hui encore, dans nombre de familles et alors même que les poilus ont disparu, demeurent des souvenirs rapportés par un aïeul et qui ont cheminé jusqu'à nous. Beaucoup portent en eux un souvenir de la guerre de 1914, un souvenir personnel, parce que familial. Est-ce la multiplicité de ces mémoires intérieures qui fait que ce passé ne passe pas ? Ou est-ce la misère humaine à laquelle elles nous renvoient et que nous ne parvenons pas à accepter qui continue à nous bouleverser ?

Désormais des historiens français et allemands analysent ensemble ce qui s'est produit dans chacun des camps. Ils retrouvent des phénomènes identiques, les mêmes enthousiasmes, les mêmes arrogances, mais aussi les mêmes plaies et les mêmes douleurs. Avec le 90<sup>e</sup> anniversaire, avec cet engouement des Français pour la première guerre mondiale et afin d'immortaliser le parcours des soldats, débute la numérisation des dossiers de poilus dont il faudra plusieurs années pour les diffuser tous sur Internet. Il existe également un projet de classement des sites de la Grande guerre au patrimoine mondial de l'Unesco qui pourrait survenir à horizon 2018, pour le centième anniversaire de l'armistice.

Et dans le sens, et dans la forme, nous sommes loin des premières manifestations, du souvenir qui, dans l'immédiat après guerre, ont progressivement été organisées dans toutes les communes de France, avec l'instauration d'un jour férié ou avec l'édification de 30 000 monuments aux morts, phénomène hors du commun dans l'histoire des après-guerres de l'Europe.

Car à l'époque, ceux qui sont revenus comme les familles de ceux qui sont morts ont le cœur tourné vers les victimes. Ils ne peuvent pas revenir à la paix comme si rien ne s'était produit. Cette volonté de ne pas oublier, de ne pas les oublier, est particulièrement présente dans les récits de Lazare Ponticelli. S'il a rédigé ses mémoires pour raconter ce qu'il avait enduré sur les fronts de France et d'Italie, il n'a jamais cessé de dire qu'il le faisait pour garder une trace de ses camarades, morts à côté de lui.

Avec la disparition de Lazare Ponticelli, c'est à nous et à nous seuls maintenant qu'il revient de faire vivre l'histoire. En tirer les leçons pour nourrir la paix est l'héritage que les poilus nous ont légué. Un héritage en forme de commandement et de devoir.